

Le sacrement de Pénitence

Introduction

La Tradition patristique, ce sont des livres, des textes, mais elle est vécue aussi par l'Eglise, dans sa vie liturgique, dans sa vie sacramentelle. L'Eglise orthodoxe est l'Eglise des Pères: on retrouve tous les jours, dans la liturgie et les offices, les textes de nos Pères. On étudie la doctrine de saint Jean Damascène sur l'icône, et on a des hymnes de saint Jean Damascène, une prière de saint Jean Damascène (que l'on dit avant la communion)...Il est impossible de dissocier l'étude des Pères (patristique-patologie) de la vie liturgique et sacramentelle de l'Eglise.

Saint Jean Chrysostome a écrit des homélies, des traités, mais aussi des prières que nous utilisons encore. On utilise quotidiennement, dans la vie normale de l'Eglise, la vie paroissiale, les mêmes textes que ceux qui étaient en usage il ya des siècles. Ces textes sont écrits par ceux-là dont on voit les icônes, que l'on vénère comme des saints, que l'on prie....

Dans notre Eglise aussi, si nous sommes vraiment greffés à la vie de l'Eglise, si nous recevons vraiment de l'Esprit Saint cette vie de la Tradition pour nous-mêmes, normalement nous pourrions aussi en vivre: être nous-mêmes des personnes qui manifestent dans leur vie l'intérêt de cette Tradition patristique, qui en vivent - et pas seulement qui la lisent.

Ainsi le fait de prendre des situations d'Eglise pour les étudier à un immense intérêt - essayer de faire le lien, au moins pour nous-mêmes, entre la théorie et la pratique. C'est évidemment très difficile, mais en dehors de cela, ce n'est pas extrêmement intéressant.

Pour ce thème de souffrance obéissante" - souffrance délibérée, volontaire, souffrance acceptée, nous avons l'exemple du jeûne essentiellement sous cet aspect, sans être vraiment complet. Nous allons voir maintenant le mystère de la pénitence, non pas seulement son aspect proprement spirituel, c'est à dire l'expérience intérieure dans la prière du repentir, mais le sacrement lui-même de la confession des péchés, le sacrement du pardon. C'est l'expérience de la souffrante obéissante, du pardon du Christ, expérience de la Croix aussi.

Mystère de la pénitence

Pour l'Eglise ancienne et encore aujourd'hui dans l'Eglise orthodoxe, le sacrement de la pénitence est essentiellement lié au sacrement du baptême. L'espérance de rémission des péchés, du pardon des péchés est la définition même du baptême. C'est le même contenu. **Le sacrement de la pénitence est un second baptême.**

Qui dit second baptême veut dire nouvelle mort et nouvelle résurrection, nouvelle greffe sur le Christ, réconciliation avec le Christ, avec le Corps du Christ, avec le mystère pascal.

Il y a eu baptême, et ensuite une nouvelle forme de péché, de transgression, de séparation, de "brouille" avec Dieu. Ici se présente la possibilité d'une nouvelle réconciliation, parce que la miséricorde de Dieu est infinie et que le péché de l'homme, heureusement, est fini.

C'est essentiellement une expérience pascale, une expérience de mort et de résurrection, comme le baptême. D'autre part, ce sacrement est toujours présenté par les Pères comme guérison: guérison de l'âme, guérison d'une maladie spécifique qui est la mort de l'âme, guérison par le repentir et l'absolution, le pardon. C'est un aspect thérapeutique qui n'est pas une psychothérapie - ce n'est pas par une prise de conscience que l'on arrive à une guérison, mais essentiellement par **l'œuvre du Christ qui recrée l'âme, vivifie l'âme et envoie l'Esprit Saint, encore et encore, d'auprès du Père.**

Il y a un lien entre le sacrement de pénitence et l'eucharistie elle-même - comme le baptême (on est baptisé pour pouvoir recevoir la sainte chrismation et communier). **Le sacrement de pénitence existe pour pouvoir ouvrir le chemin de la communion à quelqu'un qui en est privé.** C'est la restauration de la communion et de la joie. L'élément de souffrance ne peut avoir un sens, du point de vue ecclésial, du point de vue orthodoxe, que s'il débouche sur la joie pascale.

Toutes les prières dites dans le sacrement de la confession envisagent **la communion eucharistique, le jour ou un peu plus tard, comme prolongement, comme sceau de la pénitence.** Un sacrement de la pénitence qui ne déboucherait pas sur la communion, à court ou long terme, serait privé de sa dimension fondamentale. Ce serait comme un "Vendredi saint" non suivi de la Résurrection, une mort sans vie.

Les Pères ont beaucoup pris comme type du sacrement de la confession l'évangile du fils prodigue. C'est une référence constante. Cela se termine par un banquet, une fête, une eucharistie. **L'essence de ce mouvement de retour vers le Père qui est le sacrement de pénitence est la joie.** Ainsi est le jeûne: il débouche sur la joie. Dans toute forme de souffrance vécue ecclésialement et chrétiennement, ce qui est important, à un moment ou à un autre, ce n'est pas la souffrance, mais la joie.

Dans le mystère des martyrs, ce n'est pas leur souffrance qui est importante, mais c'est leur joie. Je ne veux pas dire qu'ils ne souffrent pas, mais c'est leur joie, cette joie pascale, qui est importante. Cette joie de la communion avec Dieu est quelque fois telle, chez quelqu'un qui est dans une grande souffrance, qu'elle "avale" pratiquement la souffrance ou la douleur physique - ce qui permet de comprendre comment les martyrs ont pu passer par des tortures telles que celles qui nous sont décrites. Il y a quelque chose dans la joie qui est plus fort que la souffrance. **Même si la souffrance est chemin, même si elle est nécessaire, personne n'est sauvé sans passer par la Croix - c'est la joie qui domine.**

Dans le cadre de la pénitence, c'est la joie du pardon, la joie de la communion eucharistique, la joie de la réconciliation avec l'Eglise de Dieu, qui prime et fait que l'on oublie même que l'on a souffert.

Il y a une souffrance dans le sacrement de la pénitence. La confession des péchés est une règle de l'Eglise. On l'accepte ou on ne l'accepte pas; mais si on fait partie de l'Eglise on accepte aussi les règles de l'Eglise! Cette règle apparaît d'abord comme quelque chose de pénible, dé désagréable, à quoi on voudrait volontairement se soustraire - et éventuellement on s'y soustrait...Il faut quand même accepter cela. C'est vraiment l'exemple d'une souffrance obéissante.

C'est absolument impossible d'accepter d'aller dans cette démarche de confession sacramentelle sans une obéissance à quelque chose qui nous est d'abord désagréable - même si nous espérons des bienfaits, des allègements. Il y a une appréhension à confesser ses péchés. Et il y a une acceptation par obéissance de suivre quelque chose qui est non seulement la règle générale de l'Eglise, mais qui est le précepte du Christ: "Convertissez-vous, car le Royaume des Cieux est proche".

Le Christ invite tout être humain au repentir. Les quatre versions de l'Evangile commencent de la même façon, par ces personnes qui viennent avouer leurs fautes auprès de Jean pour être baptisées. C'est une donnée objective de l'Evangile.

Quelque chose en nous ne veut pas. Mais il faut qu'il y ait un consentement, une obéissance. On retrouve exactement la structure de base du mystère de la Croix: l'appréhension devant une souffrance (morale en l'occurrence) - si ce calice peut s'éloigner de moi - et finalement l'obéissance - que Ta volonté soit faite. Ainsi on se met en route, on accepte de faire cette expérience, parce que l'on a confiance dans l'Eglise, dans son prêtre, on sent une nécessité intérieure que l'on se jette à l'eau. On accepte ce que l'on pense qui va être une épreuve.

Souvent on se fait une idée plus dure que la réalité. Je vois des personnes qui se confessent souvent et continue à avoir, à chaque fois, une appréhension. Cela nécessite une disposition d'obéissance et de consentement.

Dans la pratique de l'Eglise, la confession est une chose publique. Le sacrement de la confession est fait devant l'icône du Christ, l'Evangile, une croix posée sur un ambon. Ce que dit la personne qui se confesse n'est pas entendu de tous (sauf cas particulier) mais c'est vu de tous. On voit un tel, notre frère, notre ami, ou notre ennemi, en train de se confesser à un autre prêtre. C'est une dimension ecclésiale de la démarche. Cela compte aussi dans l'appréhension que l'on peut avoir, mais cela compte aussi dans la joie.

Le jeûne est l'expérience de la faim volontaire. C'est une souffrance physique et surtout morale. Ici l'expérience de la souffrance volontaire dans le sacrement de pénitence est l'expérience de l'humiliation volontaire, humiliation obéissante. De même que le Christ s'est humilié délibérément pour rejoindre l'humain, **l'être humain accepte cette humiliation volontaire pour rejoindre le Christ dans Sa miséricorde. C'est l'essence, le caractère sacrificiel de la pénitence.** C'est là que se trouve exactement le lieu de la souffrance et le lieu de l'obéissance. Il y a une obéissance parce que c'est public, parce qu'il y a un aveu verbal des fautes devant témoin, le prêtre. C'est l'expérience de la Croix, l'expérience de la nudité qui peut aller très profondément: au début on ne sait pas très

bien quoi dire, mais avec le temps, plus l'homme devient saint, plus il se voit pécheur - les confessions sont de plus en plus longues.

Qui dit nudité dit à la fois acte de confiance en Dieu. On ne peut être nu qu'avec la confiance dans l'amour - et en même temps libération de la honte, de la fausse pudeur, pour conquérir la relation amoureuse avec Dieu. Entre le moment où l'on commence et le moment où l'on a la certitude de l'amour de Dieu dans le sacrement de la confession, il y a un moment pour la honte, un moment pour l'humiliation, un moment pour la pudeur, un moment pour la peur, la crainte d'être jugé, et surtout dans le fond, plus fort que l'humiliation, le fait de renoncer à quelque chose que l'on aime - comme dans le jeûne.

C'est l'humiliation volontaire qui nous rapproche le plus du Christ, de la Croix, de la Pâque du Christ, qui nous fait vraiment déboucher sur la joie. Mais plus douloureux encore est le renoncement à ce que l'on aime. Et qu'aime-t-on ? Les fausses images de soi, les images de marque auxquelles on tient. Nous avons en France une culture souvent athée, il faut le reconnaître. Si on étudie par exemple une pièce de Racine, on constate que ce n'est absolument pas chrétien. C'est même incompatible avec le christianisme. La seule chose à laquelle je pense un "héros" racinien, c'est essentiellement à sauver sa gloire, c'est à dire cette image de marque. C'est l'inverse du christianisme.

La démarche chrétienne qui nous libère, c'est le renoncement à cette gloire - l'image que je veux avoir de moi-même, à laquelle je tiens, l'image que je veux que l'on ait de moi, et même l'image que je voudrais que Dieu ait de moi, forme la plus complexe de l'amour de soi. Je voudrais continuer à faire illusion devant Dieu, qu'il trouve que je suis bien, que je suis un bon chrétien...

Je voudrais continuer à Lui mentir de cette façon-là, alors qu'il est évident que Dieu sait qui je suis. Le fait d'avouer devant témoin, devant moi-même, et devant Dieu que je ne suis pas cela, implique non seulement l'humiliation mais le renoncement, le fait de se priver de cette image de soi à laquelle on tient.

Renoncer à une telle image de soi, c'est effrayant: c'est quelqu'un qui peint un plafond et à qui on retire l'échelle, l'expérience du sol qui se dérobe sous les pieds, car nous avons construit toute notre vie antérieure là-dessus, sur des images de nous, sur ce que les autres peuvent penser de nous-mêmes, sur ce que nous pensons que Dieu pense de nous, sur une certaine conception du christianisme, sur notre justice...Délibérément nous enlevons nous-mêmes ce masque, ce mensonge. Par cette souffrance volontaire-là, l'être humain libère Adam, il libère l'humanité. Le péché adamique n'est pas seulement la transgression. **Ce qui coupe l'homme de Dieu, c'est l'impénitence, le mensonge - Adam se cache.**

Se démasquer est un événement qui a une portée absolument immense, universelle. Ce n'est pas seulement quelque chose qui va me faire du bien, psychologiquement, à mon individualité. **C'est un événement qui contredit le mensonge adamique.** On retrouve exactement l'aspect sotériologique de cette souffrance volontaire: de même que la désobéissance d'Adam répond l'obéissance du

chrétien, du croyant greffé sur le christ, de même au mensonge d'Adam répond le "démasquement" du croyant. Mais arracher le masque est quelque chose extrêmement douloureux, car c'est un masque qui nous colle à la peau - souvent il s'agit d'images qui viennent de la culture, de l'éducation, de la famille, qui ont été héritées, ce sont des habitudes. Ainsi, la colère, qui est une chose absolument effrayante, qui peut couper l'homme de Dieu pendant des années, et maintient l'homme en enfer pendant un temps indéterminé. Quelqu'un qui est dans la colère peut-être tellement identifié à la colère, que pour lui retirer la colère, c'est presque renoncer à sa personnalité. Celui qui confesse la colère, qui accepte la pénitence que va lui donner le prêtre pour cette colère, celui qui dit en confession: je déteste la colère, je renonce à la colère, fait un acte presque surhumain. Dans le moment où il le fait, il renonce à quelque chose à quoi il s'est identifié. C'est vraiment une mort. Il tue celui qu'il a cru être jusqu'à présent, quand il disait: je suis coléreux, il attribuait la colère à lui-même, faisant de la colère un élément de son identité, ce qui est absolument faux. Mais on a vécu ainsi.

Cette identification de l'homme avec le péché, est telle que le jour où l'on essaie de la casser en enlevant le masque par le repentir, la confession, l'aveu verbal, c'est une véritable opération chirurgicale. De ce point de vue là, il y a une douleur, une souffrance extrêmement intense, profonde, qui n'est pas toujours possible à accepter. **C'est pourquoi la confession a besoin d'être fréquente,** recommencée, instinctivement, nous savons très bien qu'il nous faut renoncer à telle passion. Mais nous ne pouvons pas aujourd'hui, pas cette année, peut-être l'année prochaine....peut-être que Dieu va nous donner un jour la grâce, la force de vraiment dire: je renonce à la colère, à telle passion. **De ce point de vue là, la confession a besoin d'être répétée.**

On ne monte pas sur la Croix du jour au lendemain, on ne se met pas à mort soi-même si facilement. C'est tout un apprentissage, et aussi tout un charisme. Le sacrement de la confession est vraiment un lieu de martyre, parce qu'il y a une souffrance et une confession de la foi. C'est un acte de foi en Dieu, en l'Eglise. Comme pour les martyrs, c'est un acte qui a absolument besoin de la descente du Saint Esprit. C'est pourquoi cela se fait dans l'Eglise, c'est pourquoi, c'est un sacrement. C'est pourquoi aussi le prêtre ou l'évêque prie pour nous à ce moment-là, et ceux qui voient que nous nous confessons prient et supplie Dieu en disant: "Untel se confesse, mais c'est moi qui devrait être là-bas. Je suis pire que lui. Donne lui une pénitence véritable, sauve-moi par ses prières, pardonne-lui ses péchés....".

Il y a certainement quelques personnes dans l'assistance qui sont capables d'avoir une attitude spirituelle, vraiment ecclésiale, et d'intercéder profondément pour la personne qui confesse ses péchés devant le prêtre. Pourquoi ne pas faire cela ? C'est important. Cela attire l'Esprit Saint sur la tête de celui qui dit ses péchés, et aussi sur la tête du prêtre. Il y a une épiclese sur la pénitence, une épiclese sur la confession des péchés, qui est une épiclese sur la Croix.

Celui qui dit ses péchés dans la confession monte sur la Croix, par une mort volontaire. S'il n'y a pas cette descente du Saint Esprit, s'il n'y a pas cette épiclese, la confession devient quelque chose de purement juridique - et ce n'est pas l'Eglise, ce n'est pas l'Orthodoxie. C'est au contraire, dans l'Orthodoxie, un acte pleinement sacramentel, spirituel, charismatique. **Un acte qui est un**

évènement spirituel, une Pentecôte. C'est peut-être long ou court, cela n'a pas d'importance. Mais ce n'est pas une démarche psychologique, ni juridique. C'est une **souffrance que l'on accepte volontairement pour être couronné par l'Esprit Saint, pour expérimenter la Résurrection et la Pentecôte.** C'est vraiment le chemin vers l'acquisition de la Pentecôte. Dans ce sens-là, il y a aussi une sanctification du péché.

Quand nous disons la vérité sur nous-mêmes, nous offrons à Dieu le meilleur de nous-mêmes. Dire la vérité sur soi, c'est avouer quelque chose dont on a honte - j'ai volé dans le sac de ma mère....On a beaucoup plus honte d'avouer des petits péchés que des grands: avec des grands péchés, on a quand même l'air de quelque chose ! Il y a de grands criminels....Mais il y a des choses très humiliantes, qui touchent à la sexualité, à la propriété, que l'on a beaucoup de mal à dire. **L'effort que l'on fait pour dire la vérité, pour accepter cette souffrance, c'est une véritable offrande à Dieu.**

Ce n'est pas la souffrance en elle-même qui a de l'intérêt. Mais elle est le signe de la vie. Quelqu'un qui souffre, c'est quelqu'un qui est vivant. Celui qui ne souffre pas est mort. Mais la souffrance n'est pas en elle-même salvatrice. Ce qui est salvateur, c'est la dimension spirituelle d'obéissance, d'oblation de soi, de confiance, et surtout l'acte de foi: tu crois que Dieu te sauve, que Dieu te pardonne, que le Christ t'aime, tu crois que le Christ est ressuscité, que ce péché que tu avoues ne te sera pas jeté au visage pour t'écraser, mais que Dieu va te dire: je n'ai pas vu cela, mais viens, toi, tu es mon fils, tuons le veau gras...Es-ce que dans le "fils prodigue", le Père regarde ce que son fils a fait de l'argent qu'il lui a donné, est-ce qu'il lui demande des comptes ? Il lui dit : viens, viens manger, Dieu ne voit pas cela, il écarte le péché. Mais **si on ne peut pas croire que l'on est accueilli comme le fils prodigue, c'est presque impossible de faire une telle démarche.**

Dans cet acte de foi, il y a une offrande. Il ya une dimension sacerdotale dans la pénitence qui est fondamentale. Le péché lui-même, qui est chose odieuse, effrayante, qui nous coupe de Dieu, le péché devient à ce moment-là quelque chose qui nous rapproche de Dieu. C'est ainsi que le Christ nous sauve. Il transforme par Sa grâce, par l'Eglise, Il transforme ce qui nous éloigne de Lui en quelque chose qui nous rapproche de Lui. Il y a une métamorphose qui est du même type que la métamorphose de l'eucharistie. Là le pain et le vin sont transformés en Corps et Sang du Christ.

Dans la pénitence ce qui nous éloigne, la mort, est transformée en vie du Christ. Ce qui est la mort d'Adam est transformé en vie d'Adam. **Dans chaque sacrement, il y a la même métamorphose en Christ de ce qu'apporte l'homme. L'homme apporte son péché, et ce péché est transformé en vie nouvelle, en résurrection, en pardon.** Cette mort qu'est le péché est transformée en vie, par la puissance de la Résurrection du Christ.

C'est le péché qui est sanctifié, et c'est la souffrance aussi qui est sanctifiée. Cette souffrance n'est pas inutile. Ce n'est pas par morbidité que l'on dit cela. Certaines personnes ont une espèce de jouissance morbide de dire du mal d'eux-mêmes. Ce n'est pas la pénitence. Il ne s'agit pas de cela. Cette souffrance qui est le chemin par lequel je vais vers le Christ est sanctifiée car elle est le lieu de la venue de l'Esprit Saint, le lieu de la rencontre avec le Verbe, le lieu du pardon, le lieu de la découverte de l'amour véritable. Elle est sanctifiée. elle demeurera peut-être souffrance: après la

confession on repart quelque fois avec une souffrance plus grande. Mais c'est une vraie souffrance, une peine: on a une telle conscience de la miséricorde de Dieu, une telle conscience de sa folie! Le père Sophrony dit souvent que c'est une peine bonne, qu'il ne faut pas la gâcher. C'est une peine pliée à la conscience, à la lucidité. C'est une peine joyeuse, car en même temps, elle comporte l'émerveillement devant la miséricorde de Dieu. **La douleur peut subsister, mais dans une toute autre dimension, un tout autre contenu. C'est une douleur qui va être remplie de l'évidence de l'amour de Dieu.**

Ce qui est aussi très important dans le sacrement de la confession, dans cette expérience de la confession, c'est d'une part, d'un point de vue strictement pratique, ce qui est donné, **les "remèdes" qui sont données par le prêtre qui est là aussi pour cela; pour appliquer ce qui va être l'expression de l'amour de Dieu pour la guérison de l'âme.** Cela peut quelque fois être très dur: parfois le prêtre demande que l'on s'abstienne de communier pendant un temps, que l'on jeûne un peu ou beaucoup, que l'on fasse des prosternations, que l'on pratique l'aumône ou que l'on aille visiter des malades ou des prisonniers, que l'on prie, etc. C'est le type de l'Évangile de Zachée "je vais partager mes biens". Il y a un engagement à une vie nouvelle. La souffrance débouche sur la vie. Les préceptes qui sont donnés, les épithymies, les "pénitences" données par le père spirituel ou par le prêtre, ce n'est pas pour écraser la personne. C'est pour lui donner des semences de vie nouvelle, une mise en œuvre d'un nouvel organisme qui est l'homme nouveau, qui sort de ce nouveau baptême qu'est la pénitence. **Le remède sera un ferment de vie nouvelle.**

L'autre élément est la dimension eschatologique de la pénitence - exactement comme la Croix, du martyre, du jeûne...C'est l'Église: toute expérience de souffrance obéissante dans le contexte ecclésial a une dimension eschatologique, c'est à dire confrontée à la fin des temps, au Dernier Jour. Dans le cas du sacrement de la pénitence, c'est très fort. Les Pères disent que ce que l'on fait en venant avouer ses péchés devant l'icône du Christ, en prenant l'évêque ou le prêtre à témoin, est une anticipation du Dernier Jour.

Au Dernier Jour, "tous ressusciteront" dit l'Apôtre Paul, tous se trouveront devant le trône de Dieu, en face de l'évidence de l'amour de Dieu. Devant cette évidence, personne ne pourra rien cacher, on ne pourra plus se cacher comme Adam, toutes les pensées secrètes, les paroles dites en silence, les actes cachées des hommes seront dévoilés. Il y a un dévoilement eschatologique de toute pensée, de toute parole et action humaine. Tout ce que nous cachons dans cette vie sera dévoilé au Dernier Jour. Quelqu'un qui a le courage de dévoiler ses péchés en cette vie anticipe le Dernier Jour. Il se trouve dans la situation du sacrement de la pénitence dans cette **souffrance libératoire qu'est le dévoilement.**

Il vaut mieux aller vers une souffrance délibérée en anticipant que d'être obligé de subir une souffrance qui sera en tout cas inéluctable au Dernier Jour, cette honte que nos actions soient dévoilées, parce qu'elles le seront.

Le croyant est face à l'icône du Christ qui signifie le tribunal d'amour de Dieu - l'amour est tribunal pour nous: se trouver devant quelqu'un qui nous aime et ne nous juge pas, c'est presque

insupportable quand nous voyons nos propres vies. C'est cela le "redoutable tribunal" - tribunal redoutable de l'amour, le croyant a un avocat qui est notre prêtre, cet ange qui se tient à notre droite et qui plaide pour nous. De même qu'il y aura au Dernier Jour un ange qui se tient à la gauche, et qui est l'accusateur. L'homme ou la femme qui confesse ses péchés, qui entre dans ce martyre de la confession des péchés, qui monte sur cette croix, est entre deux anges: l'ange accusateur à gauche (tu as vu untel, il ne faut pas te sauver!) qui se manifeste dans le cœur comme doute, impénitence, refus de confesser ses péchés, résistance à cet acte qu'il a pourtant choisi; et l'ange avocat qui est ce prêtre qui est là, qui souvent ne vaut pas mieux que nous, et qui le reconnaît, cet avocat prend notre défense ! Père Sophrony dit souvent cela: le rôle du prêtre ou de l'évêque dans la confession est de se faire l'avocat du croyant, devant Dieu et devant l'Eglise, de plaider.

Cette démarche de souffrance volontaire qu'est la pénitence, l'aveu des fautes, n'est pas une démarche solitaire, individuelle, mais elle est vraiment ecclésiale - non seulement parce que cela se passe dans l'Eglise, mais parce que nous sommes accompagnés: quelqu'un dans l'Eglise plaide pour nous, intercède pour nous, va prendre notre défense, et qui éventuellement demande à Dieu dans sa prière d'être châtié, lui plutôt que nous. C'est aussi le rôle du prêtre: laisse cette personne, pardonne-lui, elle n'a pas su ce qu'elle faisait, frappe-moi plutôt. Non seulement il va être avocat, mais il va s'interposer, comme une mère entre son enfant et celui qui veut le punir.

Dans ce martyre qu'est la pénitence, nous allons avec tout un entourage, une assistance, exactement comme les martyrs dans l'arène étaient assistés par leur communauté, leurs amis, ceux qui priaient...Cela a vraiment une dimension ecclésiale et communautaire. A cause de cela, c'est un motif de grande joie. Que l'on pense au tribunal du Dernier Jour ou à l'aveu humiliant de nos fautes devant témoin dans l'Eglise, ce qui est important c'est que **l'être sort de l'Enfer par la parole**.

Il sort de l'enfer quand il peut dire qu'il est en enfer à quelqu'un. C'est pour cela que l'enfer est vaincu: il est vaincu par la Parole, par le Verbe. Celui qui peut parler de son enfer à quelqu'un n'est pas en enfer, car il a fait éclater cet effrayant isolement, la glace de l'isolement infernal. Cette glace a fondu par le sacrifice volontaire que représente l'aveu des péchés. A partir de ce moment-là, même psychologiquement, il ya une ouverture, un partage, compréhension, communion. Il y a une communion dans quelque chose qui normalement nous séparait de tout le monde. Le péché nous sépare de tout: de Dieu, de nos frères, de nous-mêmes, du monde.

Parce que je peux en parler devant Dieu, ce péché qui était séparation devient communion. La joie dans l'Eglise vient du fait que l'on peut être en communion les uns avec les autres. C'est la communion qui est joie. La joie du Christ en Croix, c'est dans Son amour, Il communique à tous, même à ceux qui sont séparés de Lui. il y a là un miracle qui s'apparente à l'expérience de la Résurrection.

Père Marc Antoine Costa de Beauregard

(Sources : "Patristique - Patrologie III - Souffrance et obéissance selon les Pères des premiers siècles à nos jours" - cours 2 – pages 9/17 - Institut orthodoxe Français de Paris – Saint Denys l'Aréopagite – Père Marc Antoine Costa de Beauregard — Année 1990)